

Quelles modifications a donc subies cette herbe dans le passage qu'elle a accompli de l'état d'herbe verte à celui de foin ? Les modifications sont nombreuses ; il suffit de traverser un pré au moment où l'herbe récemment fanchée y est étendue et subit la dessiccation, pour reconnaître que celle-ci abandonne alors une énorme quantité de sa substance qui s'exhale dans l'atmosphère en senteurs agréables du reste, mais qui, restée dans la plante, devait lui servir en quelque sorte de condiment facilitant la digestion et l'assimilation. Tous les cultivateurs savent comment l'herbe verte augmente assez rapidement le poids des jeunes bêtes en été, tandis que, convertie en foin et consacrée à leur nourriture d'hiver, elle parvient à peine à les maintenir dans l'état où ils étaient quand ils ont quitté le pâturage ; le foin donné à discrétion ne les empêche pas toujours de maigrir.

Donc, le fait seul de la dessiccation accompli par le beau temps, c'est à dire dans les meilleurs conditions, détermine la perte d'une partie notable des substances essentielles. Cette perte, ajoutée aux modifications physiques qui rendent la mastication et la digestion plus difficiles pour le foin que pour l'herbe fraîche, et par suite l'assimilation moins complète, mérite la plus sérieuse attention de la part de ceux qui se préoccupent des questions agricoles.

Les pertes que je viens de signaler sont loin d'être les seules qui puissent résulter du mode actuel de transformation de l'herbe en foin.

Les pluies quelque fois prolongées survenues pendant la fenaison, l'absence de chaleur suffisante en automne, sont des causes de détérioration du foin bien autrement puissantes.

Quel agriculteur n'a vu cent fois ses foins lessivés par les pluies, privés par suite de leurs éléments les plus assimilables et les plus riches ; puis, les pluies se prolongeant, ces mêmes foins envahis par une espèce de pourriture nauséabonde qui dégoûte les animaux et leur cause des maladies redoutables lorsque la faim, l'emportant sur leur répugnance, les détermine à les manger ?

Si les choses se passent ainsi pour les fourrages ordinaires, trèfle, luzerne, sainfoin, etc., qu'adviendra-t-il lorsqu'il s'agira des fourrages de haute taille et à grands rendements, tels que le maïs (blé d'inde) ou le sorgho ? Jamais sous des climats tempérés on n'en obtiendrait une dessiccation suffisante par le soleil.

Ce sont les graves inconvénients que je viens de signaler qui, de temps immémorial, ont engagé les agriculteurs à chercher les nouveaux modes de conservation pour leurs fourrages.

Il y a près d'un siècle l'Allemand Klappmayer attirait l'attention du monde agricole sur un système de conversion de l'herbe en foin et qui porte encore son nom : foin brun, méthode Klappmayer. Cette méthode, qui a fait grand bruit au moment de son apparition, a eu son époque d'engouement. Elle a été successivement prise, abandonnée, reprise encore, mais en somme elle n'a jamais pu s'implanter dans les usages de l'agriculture.

Pour ma part, au début de ma carrière agricole, il y a plus de trente ans, je poursuivis avec tenacité, pendant

deux campagnes, des expériences où je m'attachai à suivre servilement les prescriptions de Klappmayer. Combien de fois ne me suis-je pas levé en pleine nuit, avec l'un de mes ouvriers, pour m'assurer, le thermomètre à la main, que mes herbes amoncelées en tas plus ou moins volumineux ne dépassaient pas le degré de chaleur indiquée comme limite extrême et comme devant m'assurer une excellente conservation ! Je n'ai jamais réussi et je doute que d'autres aient été plus heureux que moi.

Quelques années plus tard, je m'adonnai à la culture des maïs (blé d'inde) et je me mis à chercher pour en un système de conservation par l'ensilage. J'y ai complètement réussi, mais après des milliers d'expériences qui n'ont pas duré moins d'un quart de siècle.

C'est afin de faire profiter tous les cultivateurs de l'expérience acquise, souvent à mes dépens, sur cet important sujet que j'écris aujourd'hui. Je veux surtout, élucider la question de la culture et de la conservation des grands maïs, qui donnent de si considérables quantités de matières alimentaires. Je parlerai aussi de la conservation des autres fourrages, qui repose sur l'observation de mêmes règles. Mais la culture du maïs-fourrage ayant pris dans ces dernières années, une grande extension c'est surtout cette plante qui doit nous occuper ici.

AUGUSTE GOFFART.

(A suivre)

La Société fédérale canadienne d'industrie laitière

La Société fédérale d'industrie laitière s'est réunie le 18 février dernier à Ottawa, sous la présidence de M. MacPherson. Parmi les délégués, nous avons remarqué : M. le professeur Saunders, de la ferme expérimentale, et M. J. C. Chapais, de St-Denis de Kamouraska ; R. D. Wilmot, N. B. ; E. A. Struthers, régisseur de la ferme industrielle du Dr Barnardo, Russell, Manitoba ; S. A. Bedford, de la ferme expérimentale, Brandon, Manitoba ; Sénateur Perley, Wolseley, T. N. O. ; A. E. Bailey, inspecteur du lait, Campbellton, Ontario ; T. P. Dill, Wolseley, T. N. O. ; A. G. Thorburn, Broadview, T. N. O. ; Sénateur MacKay, Truro, N. E. ; Dr Robertson, M. P., I. P. E. ; G. G. Publow, Perth, Ont. ; A. Broder, comté Russell ; G. W. Henry, Colombie britannique ; Joseph Vanke, Moose Creek, T. N. O. ; Sidney Fisher, M. P., Brome ; James Rowan, M. P., West Bruce ; Robt Noss, président de la Société laitière d'Huntingdon ; John Ewing, jur., Richmond, Québec ; John McMillan, M. P., South Huron ; P. C. Black, Falmouth, N. E. ; John Lang, Peterborough ; Andrew Simple, Welland, Ont. ; F. H. Mackrae, Brockville ; W. M. Blair, N. E. ; J. M. Denton, London, Ont. ; R. W. Harr, Port Williams, N. E. ; Professeur J. M. Robertson, Ottawa ; K. Edwards, Eastman's Corners ; J. Haggarty, directeur de la Société fédérale d'industrie laitière ; S. L. Peters, N. B. ; Jas. Bissell, Brockville.

Des réunions ont été tenues le matin, l'après-midi, et le soir ; toutes très intéressantes et qui mériteraient un plus long compte-rendu que celui que nous pouvons en